

**CHRISTINE WUNNICKE**

**LE RENARD  
ET LE  
Dr SHIMAMURA**

roman traduit de l'allemand  
par Stéphanie Lux



Jacqueline  
Chambon





## DU MÊME AUTEUR

*KATIE*, Jacqueline Chambon, 2018.

Titre original :

*Der Fuchs und Dr. Shimamura*

© Berenberg Verlag, Berlin, 2015

Illustration de couverture : DR

© ACTES SUD, 2019  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-12909-5

Christine Wunnicke

Le Renard  
et le Dr Shimamura

roman traduit de l'allemand  
par Stéphanie Lux

**Jacqueline Chambon**



*Lors de la leçon du mardi du Pr Charcot, le public de l'amphithéâtre de la Salpêtrière, venu en nombre comme toujours, fut témoin cette semaine d'une scène fort intéressante. Un jeune Japonais, sans doute venu à Paris avec une troupe folklorique, assista le corps médical lors d'une expérience portant sur la névrose induite. Une fois la patiente placée en état d'hypnose, les assistants de Charcot allèrent le chercher derrière un paravent et sa seule apparition suffit à faire croire à la somnambule à un décor où elle se rêva elle-même en Orientale. Elle se mit à affabuler, à chanter, crier dans une langue étrangère – Charcot expliqua que c'était du japonais et que le phénomène devait être étudié plus avant – et à danser autour de l'étranger en pleurant, tour à tour suppliante, provocante, gémissante, avec une débauche de pantomimes semblant requérir un éventail, un poignard et toutes sortes d'accessoires exotiques, avant de s'effondrer brutalement à ses pieds. Un effet aussi bouleversant qu'effrayant. L'hôte asiatique ne laissa paraître aucune réaction. L'assistant de Charcot l'ayant tiré de derrière son paravent comme une marionnette pour l'y remettre aussitôt l'expérience terminée, certains é mirent l'hypothèse qu'il était lui aussi sous hypnose. Ses traits orientaux paraissant toujours*

*vides, inexpressifs, ils ne nous permirent pas de trancher. Nous espérons revoir bientôt ce curieux invité.*

G. DEMACHY,  
*Le Temps*, 24 mars 1892.

*La vie du Dr Shimamura fut empreinte de tragédies. Après son retour d'Europe, en 1894, il cessa presque toute activité scientifique, tant au sein de l'Association de médecine de Tokyo que dans le cadre des rencontres de la Société de neurologie. Ses travaux sur la possession par le renard, les premiers sur le sujet, furent complètement ignorés par la communauté scientifique. À cela vint s'ajouter sa maladie. Quelle était-elle ? Malgré mes recherches, je n'ai trouvé aucune réponse.*

YASUO OKADA, « Une brève histoire du psychiatre Shimamura Shunichi et de ses mésaventures »,  
*Nihon Ishigaku Zasshi*  
(revue d'histoire médicale japonaise),  
décembre 1992.

*Gloire à l'hystérie et à son cortège de femmes jeunes et nues glissant le long des toits !*

ANDRÉ BRETON,  
*Second Manifeste du surréalisme*, 1930.



L'hiver touchait à sa fin et la fièvre, ponctuelle, se remit aussitôt à monter. Shimamura Shunichi, professeur émérite de neurologie de l'École supérieure de médecine de la préfecture de Kyoto, entreprit une nouvelle fois de réfléchir aux chemins de la vie. La langue allemande, qu'il préférait aux autres dans ce contexte, s'emmêlait dans sa tête en entrelacs complexes, fébriles.

Le Dr Shimamura souffrait de phtisie. Peut-être souffrait-il aussi d'autre chose, d'une affection pour laquelle il n'avait, pendant toutes ces années, jamais trouvé de désignation adéquate, ni en japonais, ni en chinois, ni même dans le jargon de la médecine. Dans sa maison de Kameoka, en cette fin février 1922, assis dans un fauteuil en rotin entre son bureau et une fougère plantée dans une petite urne de métal à la patine artificielle, immobile, sans lunettes, il regardait droit devant lui, vers la fenêtre. La lumière de fin d'hiver ou de début de printemps donnait au papier des reflets jaunes. Bientôt, la fièvre monterait peut-être si haut que ses idées seraient complètement confuses. Il se

mettrait au lit avant, se dit Shimamura, mais juste avant seulement, on ne pouvait quand même pas passer son temps à se mettre au lit à titre préventif.

Il travaillait depuis un bon moment à une étude ou une monographie ou un essai ou un article sur la neurologie ou la psychologie ou la psychologie expérimentale de la mémoire. Depuis plusieurs années, il ordonnait en pensées et, plus rarement, dans un carnet, les chapitres ou paragraphes qui y figureraient, n'y voyant toujours pas clair sur le genre, ni la longueur du texte. Il avait baptisé ce projet "Ou". La méthodologie, elle aussi, restait floue. Il aurait volontiers mesuré les flux cérébraux, sans doute constitutifs du souvenir, à l'aide d'un galvanomètre. Ses propres flux, s'entend. Ou au moins déterminé leur systématique. Seulement, Shimamura ne possédait pas de galvanomètre, un galvanomètre ne mesurait pas le souvenir, et le souvenir n'était pas systématique, du moins pas celui de Shimamura Shunichi. Il n'avait aucune intention de mémoriser des syllabes dépourvues de sens pour les recracher en faisant son important comme feu le Dr Ebbinghaus à Halle. Shimamura projetait d'écrire un grand texte de fond sur un grand problème de fond. Il était convaincu qu'il mourrait bien avant que ce projet ne se concrétise, ce qui, d'une certaine manière, le consolait quotidiennement. Le projet "Ou" lui semblait une justification pour se souvenir, jour après jour, de choses et d'autres, et souvent aussi de leur contraire.

Shimamura frissonnait. Instruit par l'habitude, il cala son corps malade dans le fauteuil en rotin de

manière à ne pas faire craquer celui-ci lorsqu'il se mettait à trembler. Il avait passé sur son kimono une robe de chambre usée, couleur bordeaux, ornée de fleurs de lys, un vêtement chaud dont les lourdes manches entortillaient et bouchonnaient celles du kimono autour de ses bras maigres. Il se promettait toujours d'enfiler son kimono sur et non pas sous la robe de chambre, ce qui lui aurait épargné ce désagrément, mais il ne le faisait jamais.

Cette robe de chambre était un objet détestable dont Shimamura ne parvenait pas à se séparer. Elle venait d'une boutique chic de Pariser Platz, à Berlin. Il l'y avait achetée près de quarante ans auparavant, en plein été, juste après un orage, par un temps lourd et chaud qui ne se prêtait pas du tout au port d'un vêtement molletonné ; il l'avait acquise par vanité, lui qui, dans ses jeunes années, se trouvait déjà mûr et sage et digne de porter une robe de chambre vénérable, et peut-être aussi parce qu'elle l'incitait à développer ses capacités intellectuelles pour la mériter, mais avant tout par défi : en tant que boursier de l'Empire, c'était un achat qu'il ne pouvait absolument pas se permettre. Lorsqu'il se reportait à sa période berlinoise, Shimamura se souvenait de la fièvre, déjà.

Il tira sur la manche gauche de son kimono pour l'extirper de la manche usée de la robe de chambre, et un bout de tissu beige apparut. Une couleur qui rappelait celle du papier de la fenêtre. Shimamura se souvint d'un bal costumé à Vienne, où il portait la robe-de-chambre-fleurs-de-lys, alors flambant neuve, agrémentée d'un bonnet de nuit, de dame, avait-il

constaté un peu plus tard ; il était le Malade imaginaire de Molière. Toute la nuit, tandis qu'il s'enivrait lentement mais sûrement, il avait trimbalé avec lui un accessoire emprunté à l'asile de Bründlfeld, un tré-mographe serti dans un coffret en imitation serpent. Des jeunes filles, dont on ignorait absolument si elles étaient convenables ou si on les avait ramassées dans la rue, s'étaient mises à tripoter le coffret, puis la robe de chambre, puis le bonnet de nuit, puis Shimamura lui-même. Il avait gâché ainsi toute une nuit de carnaval viennois, dans une salle pleine de perversion et de papier multicolore. Peut-être avait-il exercé ses fonctions de médecin pour calmer un estomac rebelle à toutes ces valse, ou une crise de nerfs ; mais peut-être pas. Qui avait bien pu l'inviter ? Il avait dû décevoir amèrement cette personne. À l'époque déjà, boursier de l'Empire à l'étranger, le Dr Shimamura n'était pas quelqu'un de très drôle.

En revanche, les jeunes filles, dans leurs petites robes de poupées-clowns, il les avait certainement rendues heureuses. Il rendait toujours les femmes et les jeunes filles heureuses. Elles avaient un faible pour Shimamura Shunichi. C'était un chapitre à part dans ses souvenirs. Enfin, « avoir un faible » n'était sans doute pas la bonne expression, et « rendre heureuses » non plus.

Shimamura alla chercher un de ses carnets presque vides dans le tiroir de son bureau et le fourra dans la poche de sa robe de chambre avec ses mouchoirs et son petit flacon de camphre.

Le Dr Shimamura avait quatre infirmières : Sachiko, son épouse, Yukiko, la mère de celle-ci, Hanako, sa mère à lui, ainsi qu'une bonne qu'il appelait parfois Anna, mais le plus souvent Luise. Il avait sorti cette dernière de l'asile de Kyoto au moment de son éméritat, et l'avait ramenée comme souvenir, sans doute aussi parce que personne ne savait vraiment si elle était patiente ou infirmière, ni ne se rappelait son nom. Cela avait fait de la peine à Shimamura. En tant que directeur de la clinique, il était connu pour sa sensibilité, veillant toujours à ce que personne ne se blesse ou ne reste inconsolé, ou ne souffre plus que de raison lorsqu'on l'examinait. Shimamura avait plaidé en faveur de l'intervention d'infirmières dans le service des hommes car elles avaient un effet apaisant, et il ne s'était jamais montré avare en hypnotiques. Il avait également demandé à un matelassier de confectionner d'épais matelas muraux pour en capitonner les chambres des patients particulièrement agités. Ces matelas spéciaux inventés par Shimamura avaient occupé la plus grande part du discours prononcé pour son départ à la retraite, ce qui, au terme d'une vie entière consacrée à la médecine, était tout de même un peu décevant.

Calfeutré à Kameoka, où il « ne dérangeait pas », comme il le disait, et où il attendait la mort depuis plusieurs années déjà, il avait fait monter – avec des matelas du même genre, du plâtre, du bois et quelques pierres – deux solides cloisons qui isolaient sa chambre du reste de la maison. Dans l'une d'elles se trouvait une porte à l'européenne munie d'un bouton en

laiton. Les artisans qui avaient suivi les instructions du Dr Shimamura étaient d'avis que cette construction mettait en péril la stabilité de la maison tout entière. En tout cas, elle n'empêchait pas les quatre femmes de venir importuner le Dr Shimamura. Tandis qu'il était assis dans son fauteuil en rotin, à côté de son bureau, à regarder la fenêtre, elles s'affairaient en quatre endroits de la maison, et bientôt trois d'entre elles emprunte-raient cette porte pour venir le voir.

Hanako et Yukiko avaient déjà plus de quatre-vingts ans. Hanako était grande et asthénique, comme son fils. Yukiko, une boule souple, était d'humeur plus tranquille. Au fil des années où elles avaient entouré le docteur de leurs soins, leurs voix s'étaient à ce point harmonisées que parfois Shimamura ne pouvait dire laquelle des deux chuchotait derrière la porte. Dans ses rêves, elles se fondaient souvent en une unique figure maternelle qui s'étirait et se ramassait tour à tour comme le fantôme de fumée du folklore. Yukiko allait parfois au temple, y dépensait de l'argent, et rentrait de belle humeur. Hanako lisait des romans modernes, tous écrits par des femmes, qui traitaient avec discrétion de problèmes familiaux. Toutes deux étaient veuves depuis de longues années. Ce que Yukiko et Hanako éprouvaient l'une pour l'autre, amour, haine, solidarité, concurrence ou simplement ce mépris fade et confortable qui résulte de toute cohabitation prolongée avec un autre être humain, Shimamura l'ignorait. Sa maladie était le Soleil autour duquel Hanako et Yukiko gravitaient et se réchauffaient. L'une d'elles avait dit quelque

chose de ce genre un jour, et, depuis, Shimamura les haïssait toutes les deux.

Sachiko était son épouse depuis trente et un ans. Elle se tenait entre les deux mères telle une ombre, discrète, effacée, impérieuse. Ses vêtements toujours clairs, même en hiver, arboraient toujours au bon endroit un pli franc, à angle parfait. Lorsque Shimamura cherchait des adjectifs pour décrire son épouse, c'était toujours « prismatique » et « cristalline » qui lui venaient en premier. Chimie inorganique. Le don particulier du Dr Shimamura avec les femmes n'avait aucun effet sur Sachiko. Elle devait disposer d'une vaste et désagréable volonté.

Hanako apporta à manger et Yukiko du thé. Sachiko, qui s'était faufilée dans la pièce avant elles, les regarda faire, puis regarda son époux boire, manger, tousser et se préparer une injection de scopolamine, qu'après trois jours d'abstinence il avait décidé de s'accorder. Hanako et Yukiko débarrassèrent. Sachiko décrivait dans la pièce des méandres silencieux. Anna ou Luise, cachée derrière la porte, réceptionnait ce qu'on lui tendait, tasse et théière, vaisselle, un mouchoir à mettre au sale. Alors même qu'il venait de manger des boulettes de riz et des légumes marinés, Shimamura, à qui rien d'autre ne vint à l'esprit pour faire la conversation, répéta cette vieille blague de médecin sur le bouillon que l'on servait aux malades : il devait être pareil à une jeune fille, ne jamais faire les yeux doux. La traduction japonaise rendait cette phrase absurde et scabreuse – comme si le patient, en mangeant, se sentait soudain amené à divaguer sur les

yeux des jeunes filles. Il lui sembla que Sachiko jetait un regard soucieux vers la seringue de scopolamine qu'il avait à la main.

Il est vrai que la scopolamine encourageait les pensées sexuelles. Dans un service de neurologie, cela pouvait présenter quelques inconvénients, mais pour son usage personnel, cela ne le gênait pas. Shimamura n'avait guère confiance en son cerveau, de toute façon. Il n'avait qu'à penser à des choses sexuelles, si ça lui chantait. Ce qui le dérangeait, c'étaient les quatre femmes. Elles lui rappelaient les pièces d'un jeu de mosaïque, grand triangle, petit triangle, carré et losange, formant à l'infini de nouvelles figures, passe-temps inépuisable et vain.

– Allez vous amuser, dit Shimamura. Allez voir si le printemps est là. Et arrachez février du calendrier, s'il vous plaît.

Sur ce, elles disparurent. Seule la bonne, Anna ou Luise, s'affairait encore devant la porte. Shimamura entendait son pas légèrement traînant. Elle marchait avec les pieds un peu en dehors. Un mauvais positionnement des hanches. Anna ou Luise avait beaucoup de défauts, mais Shimamura n'arrivait pas à savoir lequel était fondamental. Chaque matin, elle déposait un baquet d'eau devant son lit. Shimamura ne savait pas qui avait décrété cela, ni ce qu'il était censé faire de toute cette eau, à moins que ce ne fût un malentendu, et que Luise eût en tête l'inhalateur lorsque, avec ses pattes de canard, elle se coltinait l'absurde baquet. Il accueillait l'eau avec un sourire contrarié, et Anna-Luise s'inclinait exagérément avant de disparaître.



Parfois, Shimamura ne parvenait pas à se défaire de l'idée que la bonne s'absentait quotidiennement et, dans un endroit protégé, les toilettes peut-être, ou un champ quelque part, qu'elle succombait à un accès de folie, une aliénation qui datait de Kyoto, voire d'avant, jamais soignée, violente, bruyante, sans doute obscène, et d'étiologie incertaine ; qu'elle se déchaînait pendant dix minutes ou une bonne heure, avant de revenir de son pas sage et traînant, comme si de rien n'était, une trace infime de satisfaction sur son visage de jeune paysanne. S'il l'avait surprise en plein débordement, ne serait-ce qu'une fois, pensa Shimamura, il aurait sans doute réussi à la guérir, et elle aurait été libérée, elle aurait pu partir et mener une vie de femme saine, au lieu de végéter ici. Je vais faire démolir ces aberrantes cloisons, se dit Shimamura, je veux mourir dans une maison normale. Puis il s'injecta la scopolamine dans la cuisse et se mit au lit.

Aucune pensée sexuelle ne vint divertir Shimamura Shunichi cet après-midi-là. Pendant un long moment, son cerveau ne fit que répéter les mots « calendrier, calendrier, février, février », et de nouveau « calendrier, calendrier ». Puis il se mit à poser des questions : où peut bien être le gramophone, où est passé l'inhalateur, qu'est devenu Charcot en allemand et pourquoi Charcot s'étale-t-il en français sur plusieurs mètres de bibliothèque, alors que personne ici ne comprend le français ? Et que sont devenus les beaux vêtements du docteur ? Les vêtements européens ? Les vêtements japonais ? Les femmes les ont-elles jetés au feu, puisqu'il ne s'en servira plus ? Et où est l'héritage de